

Une enquête chez Lacan

DU MÊME AUTEUR

La nouvelle économie psychique.
La façon de penser et de jouir aujourd'hui,
Toulouse, érès, 2011 (1^{re} édition, 2009)

Nouvelles études sur l'hystérie,
Toulouse, érès, 2010

Problèmes posés à la psychanalyse,
Toulouse, érès, 2009

L'homme sans gravité, jouir à tout prix,
entretiens avec Jean-Pierre Lebrun,
Paris, Denoël 2002 ; Gallimard « Folio », 2005

AUX ÉDITIONS DE L'ASSOCIATION LACANIENNE INTERNATIONALE

Livre compagnon de RSI (séminaire 1981-1982)

Nouvelles études sur l'hystérie (séminaire 1982-1983)

Structures lacaniennes des psychoses (séminaire 1983-1984)

Nouvelles études sur l'inconscient (séminaire 1984-1985)

Questions de clinique psychanalytique (séminaire 1985-1986)

La névrose obsessionnelle (séminaire 1987-1989)

Refoulement et déterminisme des névroses (séminaire 1989-1990)

La nature du symptôme (séminaire 1990-1991)

La linguisterie (séminaire 1991-1993)

Retour à Schreber (séminaire 1994-1995)

Returning to Schreber

Clinique psychanalytique (recueil d'articles 1973-1990)

Les paranoïas (séminaire 1999-201)

Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui (séminaire 2001-2002)

Entretiens à Bogota (2007)

3 Leçons. Lacan et les anciens (2008)

Charles Melman

Une enquête chez Lacan

Préface de Claire Brunet

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a grey circular background behind it. To the right of this symbol, the word 'éditions' is written vertically in a small font, and the word 'érés' is written horizontally in a larger, bold, lowercase font.

Séminaire de Charles Melman
Année 1986-1987
Hôpital Henri-Rousselle, salle Magnan

Le titre de ce séminaire était initialement :
Interrogations (faites de l'intérieur) des thèses lacaniennes.

Il avait été transcrit par douze collègues bénévoles
avec l'outil d'alors, la machine à écrire.

Françoise Augé l'a saisi sur ordinateur
à partir de ces transcriptions.

Il a été récemment revu et corrigé
par Claire Brunet et Denise Sainte-Fare-Garnot

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3078-8
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉFACE de Claire Brunet.....	7
1. LE DÉSIR EST L'ESSENCE DE LA RÉALITÉ.....	11
Désir et réalité séparés chez l'hystérique par un bord	
Dispositif topologique et ses conséquences	
Et le second tour ?	
Deux signifiants et encore un troisième	
Succession de S_1 ; chemin de l'homosexualité	
Le Père mort et la sanction symbolique	
Le fin d'une cure et le désir de l'analyste	
Le transsexualisme	
2. RAPPORT DE LA CLINIQUE ET DE LA TOPOLOGIE.....	28
Au commencement était le Verbe	
Structure littérale de l'inconscient	
Le phénomène du mur mitoyen	
Pourquoi le <i>cross-cap</i> ?	
Le point hors ligne	
Le père sans raison et la catastrophe délirante	
L'organisation du fantasme chez la fille	
Le lieu Autre, support de la féminité	

3. LA RÉFÉRENCE À L'AUTRE.....	45
Une psychanalyse, c'est ce qu'on attend d'un psychanalyste	
Le sujet jouit de son symptôme	
Hystérie, religion, castration	
Le couple, l'éthique différente de l'homme et de la femme	
La « mornitude » du couple	
Nous âmons l'âme mais d'où vient-elle ?	
Le Un, illusion de l'hystérique	
Hystérie et féminité	
4. LA RELATION D'ABJET	64
La vraie maladie du sujet	
Le muet	
La voix et l'expression collective	
Le discours du capitaliste	
Le discours du pervers	
Le sujet de la science c'est le sujet hystérique	
La logique, l'obsessionnel et la forclusion du sujet	
La maniaco-dépressive	
5. QUESTIONS.....	84
Je vous parle. Qui est Je ?	
« Qu'on dise reste oublié... »	
Nous sommes tous des enfants – quelconques – d'une même cause	
Qui est Vous ?	
Retour à la psychose maniaco-dépressive	
Rapprochement entre le maniaco-dépressif et l'étranger	
Le sujet de langue étrangère et le néorefolement	
Le retentissement sur la génération suivante	
6. CLINIQUE DE LA MANIE.....	97
Le tableau clinique	
La maniaco-dépressive	
Les manifestations de l'humeur	
Économie dissociée du désir et de la jouissance	

Le deuil On retrouve toujours l'hystérie Les langues étrangères Ponctuation et traduction	
7. DEDANS, DEHORS	119
Le sans lieu de l'ado et de l'immigré L'immigration entraîne le statut d'une psychose socialement réalisée La paranoïa, norme subjective et sociale Permanence d'un registre d'ordre moral « De l'indifférence en matière de politique » Le lien social est régi par l'impossible Le grand Autre s'avance toujours masqué Le mensonge politique	
8. QU'EST-CE QU'UNE NÉVROSE ?	139
Prévalence du refoulement ? Y a-t-il des langues sans interdit ? Défense contre la réalisation du désir ? Qu'est-ce que le complexe infantile ? Les perversions et les phobies obéissent-elles au même mécanisme ? Le politique, discordance entre le privé et le social ? Le politique, ce sont les discours Le quatrième discours vient-il subvertir les autres ?	
9. L'IDENTIFICATION	155
L'identification, premier lien affectif Le scénario originel et l'identification régressive de la fille <i>L'einzigster Zug</i> Le phallus socialisé L'enfant exclu et la masturbation La pauvreté essentielle La haine du parent du même sexe, nécessaire La délinquance	

10. LA DÉLINQUANCE.....	176
La subjectivité s'organise dans le lien social	
Définition de la délinquance	
Les conduites du délinquant sont-elles symboliques ?	
Le défaut d'accès à la virilité	
Acte ou action ?	
Quelle est la relation du délinquant à l'objet ?	
Le délinquant se sent-il coupable ?	
Le délinquant est-il responsable ?	
11. WELTANSCHAUUNG.....	199
<i>Un trouble de mémoire sur l'Acropole</i> (Freud)	
Le lieu du regard omnivisionnaire	
La culpabilité de Freud	
La répugnance de Lacan pour la clinique	
Conséquences de l'organisation du champ scopique	
La voix, support de la discursivité	
La psychanalyse, conception de l'immonde	
L'impératif catégorique, hors position de maîtrise	
12. IDENTIFICATION, DE NOUVEAU.....	219
Identification à un signifiant	
L'être et l'avoir	
<i>L'einzigster Zug</i>	
La mélancolie et l'idéal du moi	
La déprime fondamentale	
La permanence de notre identité	
Le nom secret	
L'identité subjective	

Préface

Si plus de vingt ans nous séparent aujourd'hui des années où ce séminaire fut tenu à Sainte-Anne, peu séparaient cette date de la disparition de Jacques Lacan. C'est sans doute ce que signale la modification voulue par l'auteur, qui lui aura fait substituer *Une enquête chez Lacan* à *Interrogations (faites de l'intérieur) des thèses lacaniennes*, qui était alors l'intitulé de cet enseignement.

C'est bien cette question du *dedans* des thèses qui, en effet, pose aujourd'hui problème. Problème d'époque ou problème épistémologique, tant il est vrai que nos contemporains sont souvent éloignés de l'œuvre de Lacan et que d'autres styles, positions et soucis dominant aujourd'hui le « débat » intellectuel ou clinique. Problème structural, traité par un chapitre en particulier, de savoir ce que signifie se trouver *dedans* sans que, pour autant, un quelconque dehors s'oppose à cette intériorité. Rencontre du problème d'époque et du problème structural surtout, qui nous ferait aujourd'hui situer quiconque n'est pas dedans mais dehors comme un danger ou un ennemi. Ou batifoler dans l'éclectisme : un coup de ce côté, un coup de celui-là ; un élément dedans, un élément dehors.

L'enjeu n'est cependant pas ici de nous situer *dans* Lacan pour lutter contre ce qui se rangerait au *dehors*. L'enjeu est de savoir comment penser *avec* Lacan, ce que veut dire habiter cette réflexion, ce que c'est que de s'y situer, comment s'en orienter.

À prendre au sérieux la leçon 7, cette partition, ce clivage entre un dedans et un dehors engage et la subjectivité et la place du désir. La question nous est donc posée en ces termes. Elle l'est d'autant plus si l'on entend le propos de l'analyse de *Un trouble de mémoire sur l'Acropole* proposée par l'une des dernières leçons et dont nous pouvons déplacer la question : comment inviter quelqu'un à quelque chose sans lui en faire un impératif propre à susciter le symptôme – et par exemple, en l'occurrence, comment engager à penser avec, à partir de Lacan ?

Je ne résiste pas ici au plaisir de citer un long passage de cette leçon tant elle interroge et le propos de l'auteur et le propos du psychanalyste : « Le point qui mérite tout de suite notre attention [...] c'est cela : cette option inattendue dans le voyage, alors qu'il était prévu d'aller à Corfou et que rien ne les destinait à se rendre à Athènes, ce changement de destination s'est opéré dans des circonstances qui méritent notre attention dans la mesure où elles sont fréquentes et que nous en négligeons le statut. Ces circonstances étant cette indication venue d'un X, d'un X quelconque ; il y a eu là une voix qui a dit... Qui était cet homme ? C'était un ami d'affaires, une relation d'affaires d'Alexandre. Vraiment, ce n'était pas quelqu'un qui occupait là une situation particulière ni privilégiée à Trieste, mais quelqu'un qui leur a dit : "Pourquoi n'iriez-vous pas *plutôt* à Athènes ?" C'est donc sur ce segment articulé que s'est fait ce changement de direction et qu'ils se sont rendus en ce lieu qui était pour eux imprévu, l'Acropole, le sommet du sommet, ce lieu d'où se déploie le panorama qui ne laisse plus en quelque sorte au sujet que la possibilité soit d'un aveuglement, soit d'une annulation subjective, soit d'une dépersonnalisation. J'attire encore une fois votre attention – je le reprendrai dans un instant – sur le statut singulier de cette articulation et donc du pouvoir qu'a exercé cette articulation venue d'un autre, en l'occurrence un petit autre. »

Précisons au moyen de ce même chapitre – pour éviter aveuglement, annulation subjective ou dépersonnalisation – qu'il ne saurait être question non plus d'attendre une *vision du monde* de

la lecture de Lacan. Le terme de « thèses » doit ici être pris autrement : « Les textes psychanalytiques, quand ils sont bons, ont volontiers ce caractère déprimant, désespérant d'être organisés eux aussi autour de ce qui ne parvient à être saisi. »

C'est ce que vient souligner l'idée d'une « enquête », où résonnent aussi bien la quête que le roman policier. À condition, bien entendu, de prendre le détective de *La lettre volée* pour phare. Il n'y a pas là à s'emparer de la résolution des énigmes. Il y a à les circonscrire. Il n'y a pas davantage à sombrer dans le scepticisme. Et c'est l'un des partis que prend ici l'auteur lorsqu'il se demande si, dès lors qu'elle n'est pas *Weltanschauung*, la psychanalyse ne serait-elle pas « ce qui nous invite à un scepticisme radical et à refuser tout ce qui serait de l'ordre de la conclusion » ?

À cette question, il répond : « Bien que la psychanalyse ne soit pas une conception du monde, qu'elle ne nous offre aucune vision du monde, nous ne pouvons néanmoins estimer qu'elle débouche sur ce scepticisme généralisé, sur la mise en équivalence de toutes les trajectoires, et que nous aurions dès lors à refuser toute conclusion. Car si la psychanalyse nous dit qu'il n'y a pas de conception du monde, elle est par contre – et voilà son originalité – une conception de l'immonde, c'est-à-dire précisément de ce qui fait que nous imaginons un monde. »

Dans un registre un peu différent, retenons surtout que ce travail propose en basse continue une lecture du séminaire de Lacan sur *L'identification* et qu'il se tisse en quelque sorte dans l'aller-retour de ce séminaire au texte de Freud concernant ce processus dans *Massenpsychologie (Psychologie des foules et analyse du moi)*.

À partir de là s'esquissent quelques effets de clarification remarquables, dans le traitement de questions aussi simples et essentielles que : « Clinique de la manie », « Qu'est-ce qu'une névrose ? », « La délinquance », ou qu'est-ce que l'interprétation du psychanalyste ? Et attendons-nous d'une psychanalyse ?

Le propre de ce séminaire nous semblera dès lors résider dans la mise en place des thèmes qui sont toujours présents dans le travail de Charles Melman. Sur le politique notamment, et le

chassé-croisé constant entre conditions structurales et circonstances historiques – on songe ici aux remarquables analyses de la situation propre aux adolescents ou aux immigrés...

Mais peut toutefois attacher, aussi, qu'il y arrive souvent à faire brièvement le tour d'une question sans accorder trop aux digressions ni non plus clore le dossier. En cela, ce petit livre diffère parfois des qualités que l'auteur lui-même prête aux bons textes de psychanalyse et que nous citions précédemment ! Sans donner à maîtriser le Réel en jeu, il parvient à ne pas donner à son lecteur ce sentiment déprimant d'être perpétuellement renvoyé ailleurs puisque la saisie de l'inconscient toujours se déroberait. Il répond. Et c'est sans doute aussi cela, se situer à l'intérieur des thèses lacaniennes : prendre le risque d'affirmer. Paradoxalement, c'est en cela même qu'il se montre intempestif.

Claire Brunet

1

Le désir est l'essence de la réalité

S'il est exact, comme l'avance Spinoza, que « le désir est l'essence de l'homme », remarquons combien plus caractéristique encore de l'espèce est la façon dont l'homme se défend contre l'accomplissement de ce désir, c'est-à-dire contre la révélation de son essence. Autre chose est évidemment de dire, comme le fait Lacan, que « le désir est l'essence de la réalité », ce qui a l'avantage de mettre entre parenthèses, en suspension, ce qu'il en serait de l'homme, en déplaçant le lieu de l'essence mais en nous permettant de la même façon de rappeler que le parlêtre se défend contre la révélation du Réel qui soutient le peu de réalité auquel il se voue.

Pour partir de cette formule – « le désir est l'essence de la réalité » –, notons qu'une fois encore c'est assurément l'hystérique qui l'illustre le mieux en se montrant, à l'égard de cette réalité, éminemment suggestible, nous permettant ainsi de dire qu'après tout, c'est bien parce que « le désir est l'essence de la réalité » que se trouve situé, organisé pour elle, le fondement de sa suggestibilité. C'est en effet de la réalité qu'elle reçoit le message, écrit par cet auteur célèbre, le grand Auteur qu'on aurait envie de dire quasi universel, c'est-à-dire le phallus ; c'est de la réalité qu'elle reçoit son message et qu'elle va le retourner comme il se doit, sous une forme inversée, c'est-à-dire entre autres mis en scénario.

Mais – et j’entre tout de suite dans ce qui justifie mon titre de cette année – c’est là que son symptôme une fois encore nous interroge, puisque ce message venu pour elle de la réalité, en tant que c’est le désir qui en constitue l’essence, ce message a un pouvoir de suggestion d’autant plus grand que précisément, de cette réalité, elle ne fait pas partie. Dès lors sa réplique, sa mise en scénario lui paraît d’autant plus contrainte, d’autant plus obligée, qu’elle se sent devoir marquer son appartenance, son engagement dans ce champ dont pourtant elle s’éprouve exclue.

D’où, comme je l’ai ici déjà largement abordé, la tentation pour se faire admettre dans ce champ, la tentation d’y paraître sublime, sublimée, c’est-à-dire une et non divisée.

Nous avons là tout de suite une explication à cette situation, une explication qui nous est déjà familière. Car ce que j’aborde ce soir n’est pas tout à fait identique à ce que j’ai traité jusqu’ici. Cette particularité de recevoir son message d’une réalité vis-à-vis de laquelle elle s’éprouve comme étrangère, nous pouvons l’expliquer, car une femme, étant réponse du Réel – la réponse, pourquoi ne pas le dire, la plus favorable qu’on puisse rêver –, eh bien une femme est à la place de l’A, du grand Autre, c’est-à-dire du même coup en position d’étrangère. C’est bien pourquoi elle risque de vouloir figurer dans le champ de la réalité comme une, c’est-à-dire non castrée, ce qui serait sa marque en quelque sorte originelle, sa marque de venir du grand Autre. Mais ne nous empressons pas ainsi... Vous savez combien nous avons tendance si vite à aller aux conclusions... Attendons encore et poursuivons...

Si en effet le désir et la réalité sont l’endroit et l’envers d’une même bande de Moebius – c’est-à-dire qu’en chaque point de la bande on peut passer, sans avoir à franchir aucun bord, du désir à la réalité – tout se passe au contraire pour l’hystérique comme si le désir était de l’autre côté d’une bande biface, de l’autre côté d’une bande occupée sur son autre face par la réalité, désir et réalité étant pour elle séparés par un bord. Autrement dit, le passage de l’un à l’autre nécessite dans ce cas de figure – c’est le cas de le dire – le franchissement d’un bord. C’est-à-dire, là encore,

comme si la coupure opérée sur le *cross-cap*, lorsqu'elle ne fait qu'un seul tour, le réduisait à la forme d'un disque dont vous savez, qu'une fois aplati, il n'a qu'un bord.

Vous savez que la coupure simple – je rappelle là l'enseignement de Lacan sur cette figure que nous avons revue cet été à propos du séminaire sur la *Logique du fantasme* –, la coupure simple passant par la ligne imaginaire de croisement des deux faces aboutit à transformer le *cross-cap* en un objet *a* qui a la particularité de pouvoir être aplati, d'être un disque, muni d'un bord et de deux faces. Et vous savez qu'il faut deux tours pour détacher du *cross-cap* l'objet *a* et une bande de Moëbius.

Je me sers donc de ce support topologique et de ce qui semble cette particularité de l'hystérique, d'être affrontée à une bande biface où désir et réalité sont séparés par un bord, et je vais tout de suite essayer d'en donner des illustrations, des supports cliniques. Remarquons que, du fait de cette double coupure sur le *cross-cap*, réalité et désir sont une même étoffe, ne font qu'un sur la bande de Moëbius, ce qui complique la situation pour une femme : cet objet *a* n'est pas le sien puisqu'il est très précisément celui de l'homme en tant qu'il est marqué par la castration. Autrement dit, cette réalité à laquelle une femme est conviée aurait pour spécificité de n'être pas la sienne, pas plus d'ailleurs que le désir qui se trouverait y circuler.

C'est bien pourquoi, l'objet *a*, comme le faisait remarquer Lacan, l'objet *a*, elle n'y comprend rien. Puisque de son côté – et en tant qu'elle se trouve en position d'être une, de ne pas être marquée par la castration – cet objet, elle s'échine à le fournir au grand Autre sans réserve et avec le plus grand esprit de sacrifice, non sans rencontrer le paradoxe que cet objet ne semble jamais accepté, entériné. Car malgré ses efforts, la réalité lui reste tout autant étrangère et ce sacrifice fait à l'Autre peut aller jusqu'à être suprême, c'est-à-dire jusqu'à la cession de cet objet phallique lui-même qui, pourtant, fait son prix et son soutien. Cette cession de l'objet phallique faite à l'Autre l'engage du même coup dans la maladie, puisque nous pouvons tenir que c'est précisément le fait

que le corps ait son économie réglée par ledit objet qui en assure le fonctionnement que l'on appelle physiologique, équivalent de la bonne santé.

Dire que, pour l'hystérique, désir et réalité seraient ainsi séparés de part et d'autre d'une surface biface et que le passage de l'un à l'autre nécessiterait le franchissement d'un bord, cette remarque s'avère, semble-t-il, heuristique.

En effet, elle rend compte aussi bien de ce fait clinique que désir et réalité peuvent nécessiter deux lieux différents dans l'espace pour pouvoir s'exprimer, comme si effectivement ils ne pouvaient se rencontrer en un même lieu, comme si un même lieu ne pouvait être l'expression de l'un et de l'autre ; comme si, par exemple, les fameuses rêveries diurnes qui interrogeaient Freud au départ étaient effectivement l'expression du fait que le désir n'est susceptible que de se manifester dans des temps et dans des lieux qui l'excluaient de la réalité, comme si, une fois le passage fait dans la réalité, c'était celui d'une personne éventuellement sublime mais dès lors retranchée de tout désir, par exemple.

Nous pouvons aussi comprendre ces faits qui, en ce qui me concerne, m'ont toujours intéressé, ces faits de double personnalité tels qu'effectivement le changement de lieu peut commander éventuellement des attitudes radicalement différentes, sans qu'il soit nécessaire pour cela de parler forcément de *Spaltung* du moi. Nous voyons bien comment ladite bande le supporte aisément. Cela nous permet éventuellement aussi de saisir pourquoi l'inconscient, en tant que c'est chez l'hystérique que son étude a commencé, pourquoi l'inconscient, a pu paraître ce qui animait la profondeur, c'est-à-dire ce qui se présentait comme un esprit frappeur et manipulateur situé de l'autre côté du mur, situé de l'autre côté de la surface, avec bien entendu un aspect paranoïaque, qui a pu également intriguer les cliniciens de l'hystérie au point, dans certains cas, de faire basculer l'hystérie dans le champ de la paranoïa, alors que nous voyons comment ce dispositif se prête à de tels effets.

Je souhaite vous faire remarquer, afin que nous soyons prudents dans ce type d'avancée, que si ce dispositif-là – c'est-à-dire

la transformation du *cross-cap* en un disque double-face muni d'un bord et en tant qu'organisateur dans le champ de l'Autre de la réalité – est vrai, du même coup le sujet, en ce temps de coupure simple, n'est pas constitué et le statut de l'objet n'est aucunement assuré. Il n'est aucunement assuré dans ce dispositif et il n'est pas entériné par le grand Autre, car s'il était entériné par l'Autre – j'y viendrai un petit peu plus loin – il y aurait cette double coupure et dès lors une bande de Mœbius où désir et réalité se joindraient sans être séparés par un bord.

Donc, dans ce temps que j'évoque là, nous aurions affaire à une situation hystérique où cependant nous ne pourrions pas parler de sujet, puisqu'il n'est pas constitué, ni non plus d'objet. C'est dire que nous serions écartés de la formule $\$ \langle \rangle a$, formule essentielle, dont Lacan se sert pour asseoir le discours hystérique.

Pour le moment, retenons loyalement, c'est-à-dire avec obstination et réserve, cette difficulté d'une mise en place qui ne coïncide pas avec la formule donnée par Lacan du discours hystérique et poursuivons. Nous verrons.

Ce franchissement d'un bord entre désir et réalité a également son expression clinique puisque nous pouvons saisir pourquoi le passage de l'un à l'autre, dès lors qu'ils ne sont plus interpénétrés, pourrait venir s'inscrire comme violence, comme traumatisme et, à partir de là, que soit supposée une origine inévitablement traumatique au sexuel, comme nous le savons si facilement, un viol : l'irruption de ce qui n'aurait pas dû être, dans un champ qui en quelque sorte n'est pas fait pour ça.

Inversement, toujours pour actualiser ce bord, nous pourrions dire que ce même dispositif peut nous éclairer sur cette affection énigmatique sur laquelle j'ai déjà attiré votre attention et qui s'appelle la névrose traumatique. En effet, ce que nous voyons dans la névrose traumatique c'est qu'un coup facilement attribué au hasard ou au destin, c'est-à-dire éprouvé comme venant du grand Autre, un coup menaçant une partie du corps, voire celui-ci en entier, entraîne ce curieux état d'une répétition de l'événement ne parvenant pas à se conclure, comme si là

encore avait opéré une coupure mais sans que cette seconde coupure puisse assurer, en quelque sorte, le tranchement qui viendrait permettre un minimum de détachement à l'égard du traumatisme.

Dès lors, l'accès au sexuel est vécu comme traumatique, c'est-à-dire attribué à un coup, sans que son redoublement ait permis ce détachement dont je viens de parler et nous pouvons concevoir que dans ces situations-là, comme dans les névroses traumatiques, la situation ne vient que répéter, dans la vie quotidienne et dans les arrangements avec les divers partenaires, ce traumatisme originel qui n'arriverait pas, qui n'arriverait jamais en quelque sorte à trouver sa résolution.

Alors, que serait cette résolution et comment sortir de cette impasse ? Autrement dit, comment peut donc se produire ce second tour, cette seconde coupure qui, dit Lacan, vient simplement doubler la première et qui sépare dans le *cross-cap* l'objet *a* lui-même en tant que disque biface muni d'un bord et fait du reste une bande de Moebius. Comment peut donc se produire ce second tour ?

On aurait envie de dire que pour faire une première coupure, un premier tour, il faut au moins deux signifiants qui, répétés dans une tentative de saisie de l'objet, viennent dessiner en creux l'objet qui échappe à la prise. Si le premier signifiant fait intimation à l'égard de l'objet, on voit bien néanmoins qu'il en faut un second, fût-il d'ailleurs identique au premier. Mais nous savons que d'être second, déjà, il vient inscrire au titre des différences ce qui est raté, ce qui est manqué entre eux deux, ce qui leur échappe. On peut donc penser que ce qu'il faudrait pour qu'opère cette première coupure, ce serait ce minimum de deux signifiants, produits dans cette tentative de saisie. Et pour que se fasse une seconde coupure, il en faut au moins un troisième, lui-même répétant l'échec des deux autres mais, à ce moment-là, venant par l'identité de ce qui est raté dans la tentative de saisie. C'est dire que dans la première tentative de saisie, avec les deux premiers signifiants, ce qui est perdu, l'objet raté, reste ignoré, alors

qu'avec le troisième signifiant, qui vient en quelque sorte répéter, reprendre, être identique à la perte qui a organisé les deux premiers, avec le troisième signifiant se trouve avalisé l'objet cause du désir. Pour donner une image, je dirai que l'espace séparant les trois signifiants étant dès lors le même – je ne vais pas me servir d'autres comparaisons du genre modulo –, avec cette perte l'objet choit tout en laissant cette bande moebienne qui va se trouver tissée du désir et de la réalité.

Encore une fois, je suis en train de raconter comment il en faut Trois pour comprendre ce que c'est que le Un. Je suis encore en train de tourner autour de cette question. Sauf que nous avons à considérer que si les deux premiers signifiants dans la première coupure ne peuvent jamais être que répétition de S_1 – ce n'est pas parce que le second arrive en position seconde que du même coup il est S_2 ; pour qu'il y ait du S_2 il faut que l'objet du désir ait chu et il faut que désir et réalité soient tissés de la même étoffe –, si donc les deux premiers dans la première coupure valent comme S_1 , il faut le troisième pour que, dès lors, les deux derniers et à partir de là tous ceux qui vont suivre viennent s'inscrire comme S_2 . Autant dire que ce troisième a cet effet rétroactif de venir désormais mettre en place la chaîne des S_2 , c'est-à-dire des signifiants propres à supporter la jouissance.

À défaut, remarquons-le en passant, cette seconde coupure ne se produit pas, nous restons dans une succession de S_1 , situation qui n'est pas exceptionnelle puisqu'il s'agira dans ce cas d'un dispositif où les signifiants ne pouvant en quelque sorte saisir que leur identique, que ce qui fonctionne à strictement parler comme leur image en miroir, engageant, dans ce type de situation, sur le chemin de l'homosexualité.

Si ce que je vous propose tient, nous sommes bien obligés de remarquer, au point où nous en sommes, que notre question : qu'est-ce qu'il faut pour qu'opère une seconde coupure et que l'on sorte de la situation que j'évoquais tout à l'heure ? est seulement repoussée, puisqu'après tout nous ne savons pas pourquoi ce troisième signifiant va avoir le bonheur de ne pas

valoir comme un S_1 de plus et va venir agir rétroactivement et organiser la suite de S_2 . Qu'est-ce qu'il faut là pour que cette répétition, pour que cette seconde coupure, pour que ce second tour vaille comme tel ?

Ici, la réponse nous amène inévitablement à évoquer ce recours que nous percevons de plus en plus mal, puisque... – peu importe pourquoi... ce recours qui ailleurs s'appelle la grâce et qui dans notre champ s'appelle la sanction symbolique du père, le scandale dans cette économie étant qu'on ne puisse se sauver par ses œuvres ; autrement dit, que certains sacrifices, fussent-ils ridicules, futiles, soient parfaitement acceptés par le grand Autre, entérinés, valent reconnaissance, alors que d'autres qui vont consister à rassembler les efforts de toute une vie, seront tenus pour ne rien valoir.

Lorsque je parle de la sanction symbolique du père, pour être précis, pour essayer de l'être, celui que j'évoque là, c'est le Père mort. Nous en avons ce témoignage clinique, qui, je dois dire, est très rarement évoqué – vous le trouvez chez Lacan au détour d'une page – il faut, pour que le sacrifice du fils soit entériné par le Père mort, que le père de ce fils ait lui-même payé son écot. C'est là la dette qui se transmet entre générations et qui peut commander le destin de générations. Je ne vais pas reprendre l'histoire des raisins verts et du fait que ce sont les enfants qui en eurent les dents agacées mais c'est bien comme ça.

C'est un point qui est juste évoqué par Lacan, à propos de *L'homme aux rats*, mais dont vous pouvez avoir le témoignage dans des manifestations, dans des explosions sociales publiques, de la part des générations prises dans le souci de payer au prix de leur vie, au prix de leur sacrifice, la dette qui ne fut pas payée par leurs pères ; des générations qui se sentent condamnées à vivre dans une réalité qui leur serait étrangère et dont le destin serait d'avoir à payer cette dette de sang en réparant ce qui leur semble avoir été la couardise des générations précédentes. Nous trouvons ici, à titre illustratif du rôle, de la place qui est celle, en cette opération, du Père mort et de ce que j'évoque comme la sanction

Jean-Michel Fourcade

Les patients-limites

Psychanalyse intégrative et psychothérapies

Contrairement aux patients de structure névrotique qui entrent de façon satisfaisante dans le cadre théorique et la technique psychanalytiques (qui ont été construits pour eux), les patients-limites obligent les psychiatres, psychothérapeutes, psychanalystes à articuler des cadres théoriques et des techniques thérapeutiques différents, opposés souvent et pourtant utiles. En combinant exposés de cas cliniques et réflexion théorique, l'auteur expose sa démarche qu'il nomme « psychanalyse intégrative », et dont les principes sont : reconnaissance de l'inconscient, travail dans la relation de transfert, technique adaptée à la personnalité du patient et à ses régressions dans la cure.

L'édition originale de cet ouvrage est parue chez DDB en 1997. L'auteur propose ici une version augmentée et actualisée.

Jean-Jacques Rassial

Le passage adolescent

En trente ans, ce ne sont pas les adolescents qui ont changé, c'est le monde. Si, comme le dit Winnicott, les adolescents sont le « baromètre de la culture », ils ont plutôt anticipé une évolution dont nous connaissons sans doute le dernier tournant depuis 2009 : recomposition de la structure familiale, dissociation entre sexualité et reproduction, dépathologisation de l'homosexualité, fin de l'idéal d'un progrès permanent appuyé sur le développement économique par la fin de l'espoir du plein emploi, mais aussi par la prise de conscience des risques écologiques et climatiques et la nécessité de repenser la politique énergétique... Jean-Jacques Rassial compte parmi les quelques psychanalystes qui, dans les années 1980, considéraient que l'adolescence était autre chose qu'une simple transition entre l'enfance et l'âge adulte. L'évolution du monde leur a donné raison : l'adolescence constitue un moment d'identification et d'opérations psychiques qui concerne autant les enfants que les adultes, processus souvent ordinaire, parfois pathologique. Ainsi, rencontrer des adolescents, c'est d'abord pour le psychanalyste, accepter d'être enseigné par eux sur notre propre humanité, et non vouloir leur apprendre comment devenir des adultes, parce que ça, nous n'en savons rien.

Antonino Ferro

L'enfant et le psychanalyste

À partir des modèles théoriques de Freud, Klein et Bion, Antonino Ferro analyse les trois composantes fondamentales du transfert, de l'interprétation et de la position de l'analyste à l'œuvre dans une relation qui s'établit avec l'enfant à partir du dessin, du jeu, du rêve. Il s'appuie pour cela sur la notion de « champ » conçu

comme le lieu de l'influence réciproque du patient et de l'analyste. La position théorique et clinique qu'il soutient ici ne cède jamais sur l'éthique, elle suppose humilité et inventivité permanente. Elle concerne de ce fait tous ceux qui ont choisi, quelle que soit leur discipline, de s'occuper de la souffrance humaine.

Depuis la parution de ce premier ouvrage en français, Ferro a acquis une notoriété dans les milieux psychanalytiques. Ses ouvrages sont également traduits en anglais.

Sous la direction de **Thierry Vincent**

Soigner les anorexies graves

La jeune fille et la mort

Ce livre s'adresse en priorité aux équipes de soins engagées dans le traitement des jeunes filles souffrant d'anorexies graves, traitement long, difficile mais plein de promesses. Un protocole univoque pour soigner ces malades n'existe pas, car les méthodes, en psychiatrie particulièrement, valent surtout par la façon dont elles sont appliquées... Et pourtant des dispositifs thérapeutiques, alliés les uns aux autres, permettent des progrès décisifs dans l'amélioration physique et psychique des patientes. Dans cet ouvrage, chaque modalité de soins est présentée par un auteur (ou une équipe) habitué à sa pratique, capable de l'exposer clairement, d'en faire valoir les limites et de dénoncer les lieux communs thérapeutiques. L'intérêt du traitement de l'anorexie mentale est de réconcilier les spécialistes du corps et ceux de l'esprit, et cela dans tous les cas.

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com